

manque de communications directes, et, quand elle la reçut, elle était depuis longtemps prête sa robe noire soigneusement reprise, son pauvre chapeau rajeuni de quelques rubans. Son bagage était mince : son linge de rechange et son costume de paysanne, dont elle ne voulait à aucun prix se séparer, tinrent à l'aise dans la vieille valise de son père. Elle pria l'hôtelière du *Soleil d'Or* de veiller sur la ferme pendant son absence, qu'elle estimait ne devoir pas dépasser deux ou trois semaines au plus, et partit, prétextant qu'un petit héritage réclamait sa présence en Angleterre.

— Je crois, — lui dit l'hôtelière en la faisant monter dans la diligence, — que je ferai bien de mettre les assiettes dans une armoire, car vous ne reviendrez pas de sitôt.... si vous revenez jamais !

XV

LE ROMAN DE CHARLOTTE

Lady Nevyll avait dit crûment à son mari, lors de leur entrevue de Valerie Bad, que si son cœur n'avait pour lui que de la haine, il avait eu et avait encore de l'amour pour un autre. Cet autre était un ami d'enfance et il s'appelait Basile Rockingham.

Le petit presbytère du midi de l'Angleterre, dont le père de Charlotte avait été recteur, n'était distant que d'un mille à peine de la simple maison de briques dans laquelle le docteur Rockingham s'était établi après de longues années d'exercice, pour jouir d'un repos bien gagné.

Son fils unique était de quelques années plus âgé que la fille cadette du recteur ; ce n'était donc pas autant une similitude d'âge qu'une similitude de goûts qui les attirait l'un vers l'autre, et cette attraction évidente les avait fait, en secret, destiner l'un à l'autre par leurs parents réciproques. Lorsque Basile, devant les jeunes volontés de qui s'inclinait le docteur, décida, aux débuts de l'adolescence, qu'il voulait faire ses études au collège d'Harrow, ce fut, entre les deux petits amis, la première séparation ; mais ils se retrouvaient plus attachés que jamais au moment des vacances. A quatorze ans, Basile avait arrêté sa ligne de conduite pour assurer sa propre victoire dans le combat de la vie.

— Voyez-vous, Charlotte, — disait-il à sa petite camarade attentive, — pour jouer un rôle dans le monde, il faut absolument posséder deux choses : de l'argent et de la volonté. De la volonté, j'en ai, et, pour de l'argent, je m'arrangerai de façon à en avoir.

Charlotte grandit en méditant les leçons de cet esprit pratique avant l'heure. Elle était donc préparée à lui entendre dire, un peu plus tard, d'un ton entendu de supériorité :

— Je sais que nos parents rêvent de nous marier.... quelle folie ! Le seul moyen de nous tirer d'affaire dans l'existence, puisque le hasard nous a fait naître pauvres, est de faire, chacun de notre côté, un riche mariage. Pour vous, qui devenez tous les jours plus jolie, cela vous sera facile.

La fillette rougit de plaisir et se le tint pour dit.

Devenu jeune homme, Basile alla à l'Université de Cambridge. Charlotte se contenta de devenir la plus ravissante jeune fille blonde qui se pût rêver, et ce fut alors, au cours d'un congé de Basile, que le charmant démon des belles années faillit faire sombrer dans le roman banal et délicieux les théories arrêtées du jeune couple.

La jeune fille, dès que son cœur sut parler, le sentit battre bien fort pour son compagnon d'enfance, et celui-ci, de son côté, se sentit pris par la souveraine beauté de Charlotte. Ils ne purent cacher leurs expressions mutuelles et les deux papas riaient tout bas, lorsque brusquement Basile se ressaisit. Il fixa un rendez-vous à Charlotte et, très nettement, envisagea devant elle la situation.

Ils s'aimaient, et cette faiblesse allait leur faire commettre une irréparable sottise à laquelle tout, d'ailleurs, les conviait. Mais il fallait qu'il fût fort pour deux et il le serait ; l'avenir en dépendait. Il trouva un prétexte pour s'éloigner, profondément ému, mais ferme. Elle pleura beaucoup, souffrit réellement, mais, si elle ne put faire taire son cœur, elle approuva son ami en esprit.

A partir de ce moment, chacun d'eux marcha vers son but ; tandis qu'elle prenait dans ses filets le malheureux Gilbert Nevyll, Basile achevait son droit, trouvait moyen d'émouvoir une fille pas trop mûre et particulièrement mal lotie par la marâtre nature, mais qui avait le double avantage d'être riche et cousine germaine d'un ministre. Il fut d'emblée lancé, grâce à cette puissante parenté, dans la diplomatie où il eut un avancement exceptionnellement rapide.

Le double rêve de ces camarades d'enfance était réalisé. Basile eut plus de chance encore que Lady Nevyll, car sa femme poussa la bonne grâce jusqu'à le laisser veuf et possesseur de ses biens au moment où, venant d'être nommé ministre plénipotentiaire, il était arrivé assez haut pour pouvoir se passer de l'appui constant de son cousin le ministre. Quoiqu'elle suivit attentivement le cours ininterrompu des succès de la carrière de Basile Rockingham, Charlotte Nevyll ne l'avait jamais revu lorsque, à son retour de Valerie Bad, elle le rencontra par hasard chez une certaine Mme Byrd, une ambitieuse d'un genre tout particulier qui, n'étant pas en situation de tenir, ni par sa fortune, ni par sa beauté totalement absente, la place qu'elle enviait dans le monde, avait imaginé de forcer "la société" à fréquenter chez elle en faisant de son salon le rendez-vous de toutes les sommités, originalités, célébrités à tous titres, soit anglaises, soit exotiques. Cette Mme Byrd déployait au recrutement de ses phénomènes à montrer une énergie, une patience et un art incomparables, et, comme elle bravait les ironies mondaines, elle était, par ses succès d'ordre spécial, récompensée de ses fatigues et de ses peines. C'est comme lion — nom que tout le monde donnait aux hôtes passagers de Mme Byrd — que Basile Rockingham parut chez elle ; son étonnante carrière, plusieurs missions heureuses, surtout pour lui, car c'était de celles autour desquelles s'agite l'opinion publique, sa récente élévation à un poste de grande importance l'avaient singulièrement mis en lumière.

(A suivre.)